

Enzo Cormann

17

"On ne voit jamais la pleine bataille. Elle est trop grande pour qu'un homme la voie autrement que par les signes qu'on lit. C'est là-bas qu'elle se déchaîne, c'est ailleurs, toujours ailleurs."

HENRI BARBUSSE, *Ce qui fut sera.*

OUVROIR

Dans une salle paroissiale transformée en atelier, trois jeunes femmes, sous la houlette de la Générale — dame d'âge mur en tenue de deuil — peignent à l'aide de balais de grandes pièces de bâche destinées au camouflage.

LA GÉNÉRALE

Trentième mois !

Trentième mois, troisième nouvel an de guerre

Les russes imprévisibles — pays au bord du gouffre — veulerie asiatique

Américains chichiteux — le "pragmatisme" américain, n'est-ce pas

"Faites donc la guerre, nous ferons la paix"

Et pendant ce temps, Verdun !

Digue de bravoure contre la déferlante barbare, modèle d'abnégation

Où par parenthèse nos bâches de camouflage — nos bâches, eh oui —

Nos bâches ont fait Verdun, voilà qui n'est pas rien

Notre ouvroir cité en exemple par le Quartier Général — et l'autre soir à trois reprises par le Préfet

"Exemple type de l'entreprise patriotique tant au point de vue social que de l'effort de guerre" — excusez du peu

Trop délayé, ma petite Odette

Un camouflage trop clair fait une cible commode, n'est-ce pas — pour ne pas dire assassine

La nature — disait feu le Général mon époux — la nature est infiniment plus sombre que nous ne voulons l'admettre

La nature et la guerre, n'est-ce pas

Tons sourds, cendres et terres brûlées, verts profonds, maculés, n'est-ce pas — eaux troubles —

Vous ne foncerez jamais assez

Reprenez-moi tout ce bout-là, et vous, Lucie, passez au gris

Trentième mois

Mais, Dieu soit loué, depuis que dure cette guerre, indéfectible soutien de l'arrière

Chaque boche tué l'a été par la colère de tout un peuple

Le poilu — disait feu mon époux le général — le poilu est la pièce ultime d'une machine de guerre où trouve à s'employer la détermination de chacun

In-dé-fec-tible soutien de l'arrière

Heureuses femmes qui, demain, pourront dire "j'en fus"

Heureuses soeurs, épouses, ou mères qui, en sus de leurs hommes

Auront offert leurs bras — pourtant déjà si lourdement chargés d'enfants

Sans compter les travaux incombant à leur sexe

Rappelez-vous Viviani, n'est-ce pas
"Tout est grand qui sert le pays
Debout ! A l'action ! A l'oeuvre !
Il y aura demain de la gloire pour tout le monde"
Marie-Louise, rechargez donc le poêle
Trentième mois
Vous dites, Lucie ?
LUCIE
Non, rien
LA GÉNÉRALE
Grisez, ternissez, allez !
Trentième mois, troisième nouvel an
Une si longue épreuve — sans parler de nos chers disparus
Alors bien sûr, le défaitisme — automatiquement, n'est-ce pas
La tentation du défaitisme — tellement prévisible
Faiblesse des peuples — impatience — courte vue populaire
Aucun sens de l'Histoire — écrasante responsabilité des maîtres
Pacifisme puéril — pose de littérateurs en mal de gloire
L'ennemi dans nos murs, pernicieux — impalpable !
Un défaitiste vaut deux boches, faites-le savoir autour de vous
Foncez, grisez !
A chacune d'entre vous sa part de gloire — sans doute modeste, mais certes pas
imméritée
Et chasse à l'embusqué !
L'embusqué, disait feu le général mon époux —

LUCIE

*Pierre a passé dix jours à la maison en permission
Tu n'embrasses pas ton frère ? dit maman
Pierre regarde à travers moi
Tu dois mourir de faim, dit maman
Dans les yeux de Pierre il y a de la boue
D'abord me laver, dit-il
Fais-lui chauffer de l'eau, dit maman
Dans les yeux de Pierre il y a un homme
Dans les yeux de Pierre, un homme est couché dans la boue
La pluie fait une flaque sur sa capote, au milieu du dos
L'homme regarde Pierre à travers la boue
Pierre regarde l'homme à travers moi
Aurai-je, un jour, un homme, à moi ?*

Me regarde pas comme ça, dit Pierre

MARIE-LOUISE, *à propos du charbon.*

Le sac est presque vide, Madame

LA GÉNÉRALE

L'autre soir chez le préfet, notre ouvrier cité en exemple

J'ai fait valoir que nous étions prioritaires

"Je ferai en sorte que vous puissiez passer l'hiver" m'a-t-il promis

Textuellement : "passer l'hiver" — il en était confus

"Ma foi, mon cher, ai-je dit, je ne me savais pas si vieille" — nous en avons bien ri

Cinq au-dessous de zéro, ce matin — trentième mois

Nous aurons du charbon, dussé-je piller les caves de la préfecture

ODETTE

Est-ce que ça va comme ça, Madame ?

LA GÉNÉRALE

Salir, ternir, enténébrer

Trentième mois

Indéfectible soutien, certes, mais d'un autre côté, n'est-ce pas —

Terrible versatilité des peuples

Certes, les privations — une telle incertitude — qui pourrait nier que l'épreuve soit rude ?

Mais l'intérêt supérieur, nom d'un chien ! — l'avenir de la Nation — l'esprit de sacrifice

Seulement voilà — grandeur déchue — mesquinerie moderne

Là nous payons le prix — la lâcheté des maîtres

Nous ne sommes pas des bêtes, Dieu merci

Homo erectus, n'est-ce pas — faire face — stoïcisme

Les boches totalement démoralisés — toute la différence de la race

Laminés, épuisés, divisés ! — une simple affaire de mois, désormais

Tenir — coûte que coûte, n'est-ce pas

"On les aura !"

MARIE-LOUISE

Demi-livre de lard — 1 franc 35

Choux — 1 franc 10

Carottes, navets — 0 franc 15

Poireaux — 0 franc 40

Font 3 francs — une journée de salaire

Un jour de perdu, une soupe de gagné

Les femmes et les enfants mangent, les femmes et les enfants vivent

Les hommes meurent, les hommes tuent

*Pourquoi les hommes meurent-ils ? Pourquoi tuent-ils ?
Pourquoi les femmes vivent-elles ? Pourquoi élèvent-elles des enfants ?
Il y a certainement une réponse — qui la connaît ? — silence
Grise, ternis, cesse de penser*

LA GÉNÉRALE

Vous rêvez, Marie-Louise ?

MARIE-LOUISE

Un étourdissement, Madame

Ça va passer

LUCIE

Les vapeurs de peinture

ODETTE

Moi, c'est le soir, j'ai des nausées

LA GÉNÉRALE

Étourdissement, nausées — et vous Lucie ? de l'eczéma, peut-être ?

LUCIE

Combien de temps pensez-vous que ça va durer encore, Madame ?

LA GÉNÉRALE

Vous vous écoutez trop, toutes autant que vous êtes, ça vous jouera des tours

Ça durera ce que ça devra, n'est-ce pas

Et vous et moi nous devons faire tout ce que nous pouvons pour éviter que ça dure
plus que ça ne le devrait

Chacun de nous souffre — j'en ai eu ma part — mais songez seulement

Il serait aisé d'en finir, naturellement — rien de plus facile — paix "négociée",
n'est-ce pas

Négociée ! — adjectif pompeux signifiant tout bonnement "à genoux"

Paix mendiée — paix honteuse

Et ces trente mois de guerre n'auraient servi à rien ?

Que croyez-vous qu'en eussent pensé tous ceux qui ont donné leur vie durant ces
trente mois ?

Et que penseraient nos enfants d'une génération de capitulateurs qui leur léguerait
un pays amputé, soumis aux appétits teutons ?

ODETTE

Mais tu ne dois jamais douter de mon amour, t'avais-je écrit,

J'avais lu la phrase dans un roman

L'histoire d'une fille qu'on a fiancée de force à un embusqué

Nous nous étions embrassés pour la première fois la veille de ton départ

Tu m'avais demandé si j'avais connu d'autres hommes avant toi

Je ne savais pas trop ce que tu entendais par connaître

*Tu n'étais pas le premier à m'avoir embrassée
"Ne t'en fais pas pour ça", ai-je dit
Et je pensais à toutes les femmes que tu avais, forcément, dû connaître
Et d'un seul coup tout m'a paru si triste
Tu m'a demandé de ne pas pleurer, puis tu t'es mis à sangloter dans mon cou
Et tu disais " pauvre petite"
Et sur la place on entendait
— Tous à Berlin ! — Mort à Guillaume !*

VOIX DIVERSES

*— C'est la guerr', la guerr', la guerre !
C'est la guerre qu'il nous faut ! Ho, ho, ho, ho !
— C'est l'Alsace qu'il nous faut !
— On compte sur vous pour leur mettre la pile, les jeunes !
— Ramenez-nous le Kaiser, qu'on le fasse frire !
(Rires, applaudissements.)*

ODETTE (suite)

*Mais tu ne dois jamais douter de mon amour, t'ai-je écrit dans ma première lettre
Sans savoir si ce qui me faisait pleurer quand je pensais à toi était véritablement de
l'amour
Ni ce que tu voulais dire quand tu prononçais ce mot
Ni ce que tu éprouvais quand tu le lisais
Mais il y avait ce mot entre nous qui tenait lieu de tout le reste
Et qui valait peut-être mieux que ce qu'il voulait dire
Et quand je t'écrivais il me semblait que ma vie se mettait à compter davantage
Et peut-être ta vie était aussi plus forte, là-bas, avec mes lettres dans ta poche
Et je priais pour toi
— Sache que je prie pour toi.*

LUCIE

A part ça, les nouvelles ?

MARIE-LOUISE

Sous-marins boches

LA GENERALE

Torpillages

La lâcheté même

ODETTE

Un cargo anglais

MARIE-LOUISE

Et trois chalutiers

LUCIE

Et les américains ?
LA GÉNÉRALE
Quoi, les américains ?
LUCIE
Qu'est-ce qu'ils attendent ?
LA GÉNÉRALE
Les torpilles boches
Le couteau sous la gorge
ODETTE
Et sur le front ?
MARIE-LOUISE
Pas bien fameux
ODETTE
Tu as du courrier ?
MARIE-LOUISE
Une lettre de Paul
LUCIE
Qu'est-ce qu'il raconte ?
MARIE-LOUISE
Rats et totos
Comme d'habitude

LETTRE DE PAUL (*chanson*)

*Ma chère Marie porte-toi bien
Ici nous ne manquons de rien
Soupe de boue soufflé d'obus
Gnôle et coups de gueule en veux-tu*

*On tue du toto et du boche
Et ceux d'en face en font autant
La vie du poilu est rien moche
Entre deux morts on tue le temps*

*On nous oublie
Comme tu m'oublieras*

*On nous enseigne— comme c'est beau
Qu'un héros saigne dans son tombeau
Il saigne encore nous dit-on par
Esprit de corps — c'est un hussard*

*De balivernes en balles perdues
La mort est toujours au programme
Au grand bordel des étendus
Elle nous veut tous — oui madame*

*On nous oublie
Comme tu m'oublieras*

*La vie est belle à ce qu'on dit
Il en est pour la trouver fade
Nous avons attaqué lundi
A quand la prochaine canonnade ?*

*Le ciel est gris comme tes yeux
Tout a la couleur de la suie
Les copains disent que le Bon Dieu
Nous a fait cocus — vous aussi*

*On nous oublie
Comme tu m'oublieras*

MARIE-LOUISE

Mon cher Paul,

*Tu devrais pourtant bien savoir comme je suis, tout d'une pièce disait mon père, tu
m'as suffisamment plaisantée là-dessus, mais tu t'es mis en tête des saletés, et je
suppose que je dois en remercier tes camarades, vous vous remontez le bourrichon,
et le vin comme toujours n'arrange rien.*

Toute la journée à l'ouvrage, le soir il n'y a plus personne.

*La maison est tenue, et les gosses vont leur bonhomme de chemin, le petit
commence à écrire, tu le verrais tirer la langue, c'est roulant.*

*Pour ce qui est des provisions on se débrouille, ce n'est pas très varié mais les
enfants ne manquent de rien.*

*Nous parlons de toi pendant le souper, je leur lis des passages de tes lettres, pense
à les embrasser dans ta prochaine.*

*Le petit pleure un peu, mais Lucien est très fier de son père, mets-lui donc quelques
mots pour lui dire d'obéir, c'est un bon petit gars mais tellement remuant — ton
portrait craché.*

Ta lettre m'a fait de la peine, mais c'est du passé.

Reviens-nous vite.

Marie.

ODETTE, LUCIE, MARIE-LOUISE ¹

Salir

Ternir

Enténébrer

La nature plus sombre

Infiniment

INFINIMENT PLUS SOMBRE QUE NOUS NE VOULONS L' ADMETTRE

La vérité

La vérité de la nature

Infiniment plus sombre

MAIS

La vérité se mord la langue

La vérité s'efface

DEVANT L' INTERET NATIONAL

La vérité figure en blanc dans les passages censurés des articles

La vérité fait une tache blanche

Infiniment blanche

Sur la nature infiniment sombre

LA VERITE FAIT TACHE

Salir

Ternir

Enténébrer

Une femme vêtue de noir remonte la rue vers ton immeuble

LA VERITE — LA VRAIE — C' EST ELLE

Tache noire sur le ciel blanc

Appointée par le gouvernement

Payée trois francs pour venir dire

madame, soyez courageuse, j'ai l'immense douleur

CONDOLEANCES PATRIOTIQUES

Le soir on aperçoit des visages de femmes aux fenêtres des cuisines

Elles écartent les rideaux et risquent un coup d'oeil sur le trottoir d'en face

C' EST ELLE !

La femme en noir payée trois francs vérifie sur sa fiche le numéro de l'immeuble

Son regard gravit les étages

Quatrième droite

¹ *Musique. Trois voix tissées, tutti en capitales, parties chantées en caractères gras.*

DIEU !

Ne serait-ce pas cette fenêtre où le rideau soudain lâché bouge encore ?
Cramponnée à l'évier, la femme du quatrième droite se force à respirer profondément

C'est impossible, sois raisonnable, sa dernière lettre

CELA NE PEUT PAS ETRE

Puis l'oreille collée à la porte de l'entrée

La voici au premier, elle s'arrête, les pauvres gens, mais la voici qui monte encore

Mon Dieu, faites qu'elle s'arrête !

MON DIEU, CELA NE DOIT PAS ETRE

Et voici qu'elle frappe au second

Merci Mon Dieu, Ah pauvres gens !

Mais que dit-elle ?

N'a-t-elle pas prononcé mon nom ?

DIEU, QUE CELA NE SOIT PAS !

C'est au-dessus, dit une voix

J'espère qu'il n'est pas arrivé malheur ?

La dame en noir ne répond rien

Les pas reprennent

Sur le pallier du quatrième

Les deux femmes se dévisagent

Vous êtes bien Madame... ? Puis-je entrer ? C'est votre petit garçon ?

Il serait peut-être préférable —

Madame, j'ai une bien triste nouvelle

J'ai le douloureux devoir —

Je suis moi-même veuve de guerre et croyez bien —

L'enfant s'est assis dans la chambre et regarde

L'ombre que fait sa main sur le plancher

Dans la pièce voisine une dame

Qui lui a caressé les cheveux

Avait à parler à sa mère de choses

Qui ne regardent pas les enfants

Comme elle est grande comme elle est drôle

Cette main noire sur le plancher

Salir

Ternir

Enténébrer

LUCIE

Un homme est couché dans la boue

MARIE-LOUISE

Cesse de penser

ODETTE

Je prie pour toi

LA GÉNÉRALE

Nos bâches ont fait Verdun, n'est-ce pas

Qui sait si celles-ci ne joueront pas leur rôle dans la bataille décisive ?

Notre ouvroir cité en exemple par le Quartier Général

"L'ouvroir de la Générale" — c'est ainsi qu'on l'appelle

"Exemple type de l'entreprise patriotique tant au point de vue social

que de l'effort de guerre" — fermez le ban

Nous donnons du travail à ces pauvres filles

Faites-le savoir autour de vous

Certaines ont il est vrai connu des jours meilleurs

Mais à la guerre, n'est-ce pas —

La guerre a ceci d'excellent, disait feu mon époux le général,

qu'elle remet les pendules à l'heure

Toutes les pendules, ajoutait-il, sans exception

Vous ne pensiez sûrement pas si bien dire, mon ami

La guerre a ceci d'excellent qu'elle nous restitue un destin

*(qui a dit ça ? — sûrement pas lui — serait-ce de moi ? — je le noterai ce soir dans
mon journal)*

Évidemment, notre mariage — il en allait ainsi dans le temps, n'est-ce pas

Mais cette extravagante sensation de liberté au sortir du cocon familial

J'aurai rempli sans renâcler mon devoir d'épouse

— et de femme d'officier supérieur

Tous ces messieurs — grande classe — danseurs épatants

— galanterie, culture, virilité de bon ton, humour

— grands connaisseurs en vins, en cigares, et en femmes

Étourdissant, étourdissant

Vous aviez, il est vrai, vos habitudes au Chabanais

— Vous sortez, mon ami ? — Je me rends au cercle ma chère,

nous sommes le troisième lundi du mois

Et j'essayais en vain de vous imaginer en compagnie de l'une de ces poules

Qui, toute mamelles et bouche, vous gratifiait d'une de ces acrobaties sordides

dont elles ont paraît-il le secret — qu'elles le gardent, pensais-je —

A moi le titre et la pension, à elles la boue et le pourboire

Le lundi au bordel, le mardi au champ de tir

Votre métier, ce n'était pas la guerre, mais le commandement

"La petite brune et une bouteille de Cliquot !

*Je ne veux voir qu'une seule tête !
A mon commandement ! —"
Je venais quelquefois vous admirer de loin
Vous toisiez depuis votre monture ce grand troupeau de nains dociles
emmaillotés de drap garance
— l'homme de troupe, disiez-vous, les hommes, MES hommes —
Mais la guerre a ceci d'excellent, n'est-ce pas —
Ils tombèrent tous, et sur vos ordres, en s'en allant comme un seul homme
cueillir la mort dans leurs uniformes écarlates
Puis à ce qu'on m'a dit, flanqué de quelques jeunes saint-cyriens
vous vous êtes rendu sur le champ de bataille
afin d'expertiser le carnage
Là, je vous imagine, bien aisément,
impeccablement mis
(et comme à votre habitude, je suppose, cinglant à petits coups de cravache vos
bottes de cavalier)
jetant sur les lignes ennemies un regard incrédule
tandis que les saint-cyriens vomissaient à genoux parmi les cadavres
La dernière salve fut pour vous
Il était donc écrit que vous deviez mourir à l'aube de ce siècle
— mais avec quatorze ans de retard
La guerre avait enfin remis les pendules à l'heure
Toutes les pendules, n'est-ce pas, sans exception
La guerre a ceci d'excellent, mon ami, qu'elle est absolument moderne
(à noter également)*

Eh bien, Odette ?

ODETTE

Madame, je peux vous parler un instant ?

LA GÉNÉRALE

Je vous écoute, mon petit

ODETTE

C'est rapport aux nausées

LA GÉNÉRALE

Que voulez-vous que j'y fasse ?

ODETTE

Ce n'est pas la peinture

LA GÉNÉRALE

Les solvants ?

ODETTE

Ni la peinture, ni les solvants, Madame

— Je suis bien malheureuse, tenez

LA GÉNÉRALE

Epargnez-moi ces pleurs

Vous êtes fiancée, n'est-ce pas ?

ODETTE

Oui, Madame

LA GÉNÉRALE

Il est au front ?

ODETTE

Je m'en veux tellement, si vous saviez comme je m'en veux

LA GÉNÉRALE

Faut-il que vous soyez — Sommes-nous des bêtes, à la fin ?

Et l'autre ? Qui est-ce ? — Un embusqué, à tous les coups

Qui est-ce ? Répondez !

ODETTE

Je ne sais pas

J'ai fait sa connaissance par hasard

LA GÉNÉRALE

A d'autres !

ODETTE

Les choses sont allées si vite

Je ne sais pas ce qui m'a pris

Il m'a dit qu'il était — je ne sais plus — ingénieur civil

Il était de passage — nous sommes allés danser, et puis —

LA GÉNÉRALE

Tandis que vous dansiez avec votre soi-disant ingénieur civil

Avez-vous seulement songé que votre fiancé était en train de risquer sa peau
sous les tirs d'obus et les rafales de mitrailleuses ?

Y avez-vous songé ?

ODETTE

Je lui ai tout avoué dans une lettre

LA GÉNÉRALE

Petite idiote !

Vous vous étonnerez après cela d'apprendre qu'il se sera porté volontaire
pour la première mission-suicide

Vous pouvez vous vanter d'avoir commis là une jolie bêtise

ODETTE

Je ne pas eu le courage de la poster

— La voici

LA GÉNÉRALE

Donnez-moi ça

Je vous défends, vous m'entendez ?

Je vous défends absolument de lui écrire à ce sujet

ODETTE

Mais il y aura l'enfant

LA GÉNÉRALE

Combien de mois ?

ODETTE

Deux

LA GÉNÉRALE

Quand revient-il en permission ?

ODETTE

Dans trois semaines

LA GÉNÉRALE

Ai-je besoin de vous dire ce qu'il vous reste à faire ?

ODETTE

Lui parler ?

LA GÉNÉRALE

Qu'avez-vous fait avec votre soi-disant ingénieur ?

Après le bal, qu'avez-vous fait ?

Cessez donc de pleurnicher !

Et puis la guerre — les privations, n'est-ce pas

Les soucis, et cetera

L'enfant viendra prématurément — la chose est assez courante

ODETTE

Mais nous n'avons jamais — sans compter que ses parents — nous ne sommes pas
encore mariés

LA GÉNÉRALE

Vous allez me faire le plaisir d'offrir à ce pauvre garçon tout ce qu'un
permissionnaire est en droit d'attendre de sa maîtresse

Qu'il apprenne quelle genre de femelle vous faites à votre heure

— Vous n'aurez qu'à penser à l'ingénieur civil —

Et s'il s'étonne de ne pas vous avoir trouvée dans l'état où l'on peut légitimement
s'attendre à trouver une jeune fille rangée

Inventez dieu sait quelle défloration accidentelle lors d'une chute de bicyclette

Brodez, mentez, pleurnichez comme vous savez si bien le faire

Jurez, devant Dieu, sur la vie des êtres qui vous sont chers

Et montrez-vous inconsolable tant que vous ne l'aurez pas entendu vous demander
pardon et se battre la coulpe en se traitant de sale type

Vous pourrez alors vous montrer magnanime

— c'est-à-dire rien moins qu'ignoble, n'est-ce pas —

Et consentir comme à regret à de nouvelles étreintes

ODETTE

Ignoble, vous avez raison

LA GÉNÉRALE

Sans compter que vous vous surprendrez peut-être
A prier qu'une marmite boche vous débarrasse de lui

ODETTE

Ne dites pas ça

LA GÉNÉRALE

J'ajoute que c'est d'un point de vue statistique
Le dénouement le plus probable de cette lamentable intrigue
Un ingénieur civil !

— Je ne sais pas ce qui me retient de vous flanquer une bonne fessée —
Retournez au travail

FINALE DE L'OUVROIR (Chant)

LUCIE

Un homme est couché dans la boue
C'est à Craonne c'est à Verdun
On appell' ça mourir debout
Du côté de Vaux et de Dun

C'aurait peut-être été le mien
Peut-être bien, peut-être pas
Et mêm' si c'était un vaurien
C'était quelqu'un, ce n'est plus rien

Ne restez pas là dans la boue
Relevez-vous, souriez-moi
Regardez-moi, ne dites rien
Prenez ma main, enlacez-moi

Valse de Lucie

MARIE-LOUISE, ODETTE

Aux petites heures de la nuit
A petits pas dans leur chambre
Les yeux clos les filles dansent
La valse des veuves blanches

Au cavalier sans visage
Elles offrent toute leur vie
Elles sont seules et elles dansent
La valse des veuves blanches (*bis*)

MARIE-LOUISE

Les femmes vivent les hommes meurent
Est-ce que c'est ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
Nous survivons tandis qu'ils tuent
C'est plutôt ça — c'est rien que ça

Rentre chez toi, ne pense pas
La vie c'est la vie, c'est comme ça
Paraît qu'un jour on les aura
On aura qui ? on aura quoi ?

Quand j'pense à lui je ne sais pas
Je ne sais pas à quoi il pense
Quand j'pense à lui ce n'est pas lui
Ce n'est pas lui, ce n'est pas ça

Valse de Marie-Louise

ODETTE, LUCIE

Rentre chez toi, ne pense pas
La vie somme toute n'est rien
Que le contraire de la mort
Une petite valse de rien

Trois p'tits tours et tralalère
L'air de rien la ritournelle
Fait taire la guerre le temps
D'une petite valse de rien (*bis*)

ODETTE

Mais tu ne dois jamais douter
De mon amour t'avais-je écrit
J'avais copié cette fredaine
Dans un mauvais roman pour dames

Trois ans de guerre m'ont appris
Ce qu'il en coûte d'être femme
Heureuse que tu sois en vie
Je voudrais bien vivre la mienne

Ne sois pas triste je ne vaud rien
Je ne te quitte pour personne
Je suis seule et veux le rester
C'est là le fin mot de l'histoire

Valse d'Odette

LUCIE, MARIE-LOUISE

Là le fin mot de l'histoire

Ou peut-être son début

Au front ça cogne et ça meurt

A l'arrière les idées valsent

La guerre peut bien être en panne

Mais l'histoire, elle, n'attend pas

En guerre les idées valsent

La paix n'en reviendra pas (*bis*)

ODETTE

A part ça, les nouvelles ?

MARIE-LOUISE

Tu as lu le communiqué

LUCIE

Il ne se passe rien

ODETTE, MARIE-LOUISE, LUCIE

Rien.

CAGNA

Trois soldats dans un abri de tranchée, la nuit.

MAILLEGRAIN

Un type comme lui — qu'est-ce que ça veut dire ?

Quand tu sais comme il y allait

Avec cet air qu'il a dans les coups durs

Dur à la peine, têtue — tout comme un boeuf

Garein, planque-toi, bon dieu ! — J't'en fous

Mais tu ne l'auras jamais vu courir, jamais

Tout au pas, comme un boeuf, traçant droit —

En avril, pour l'attaque du mamelon

Les bonshommes fauchés par paquet sur notre gauche, et qui je vois ? — Garein

Garein-le-boeuf marchant comme il marche tout d'un paquet un peu penché

Enjambant tout, feraille et corps, sans regarder ni droite ni gauche

Et c'est à peine s'il bronche quand ça pète

Couvert de glaise et de sang, la gueule toute noire, avec les yeux bien ronds

Il marche comme s'il savait, comme s'il n'avait jamais douté que toutes les balles,
tous les obus avaient été fondus pour d'autres

Comme si ç'avait été le cauchemar d'un autre — de tous les autres — mais en
aucune façon le sien

Il marche comme il marchait dans le civil j'imagine, dans la forêt landaise en
compagnie de son chien

Ou comme on marche pour marcher dans la cour de promenade d'une prison

GRANDJEAN

Sourd au reste du monde, oui, replié sur sa marche

Arpentant mentalement une maison ou une femme

Garein sourd au milieu des trous de bombes, au-dessus des trous des visages

Et marchant tout d'un bloc parmi les démembrés, les déchiquetés, les désarticulés

Absent, pas résigné — c'est votre affaire, pas la mienne, et foutez-moi la paix

MAILLEGRAIN

Et moi qui le regarde du fond d'un trou, marcher encore sur le tapis de capotes
bleues en direction du sommet — Garein ! couche-toi !

Le soir nous buvons le coup, je lui demande, T'es donc si pressé de crever ?

Et lui, ronchon, J'fais mon boulot, c'est marre

Un type comme lui — qu'est-ce que ça veut dire ?

GRANDJEAN

C'était en avril et nous sommes en juin

CHASSAGNE

Combien en reste-t-il d'avril ?

Nous étions 250 et nous sommes — combien ?

GRANDJEAN

Tout dépend si tu comptes les blessés

CHASSAGNE

Allez, 25

MAILLEGRAIN

Si c'est pour me rappeler ce qui m'attend —

Je te parle de Garein

GRANDJEAN

Justement, Garein sait compter lui aussi

CHASSAGNE

Après le Chemin des Dames, le 21 avril, ça j'oublierai jamais

Ce jean-foutre de Nionce —

— Alors, Garein, on ne salue plus ?

GRANDJEAN

— Seulement les hommes, monsieur-le-capitaine

MAILLEGRAIN

"Monsieur-le-capitaine" !

Sacré bonhomme

CHASSAGNE

Du tac au tac

Comme s'il avait mijoté ça toute la journée

MAILLEGRAIN

Probable que c'était le cas

GRANDJEAN

A sa figure on pouvait voir que ça venait de loin

Un type revenu d'entre les morts pour dire son fait à un jean-foutre

GRANDJEAN

D'ailleurs le Nionce n'a pas moufté

CHASSAGNE

D'autant qu'on avait tous été tellement surpris —

MAILLEGRAIN

Surtout venant de Garein, faut dire

CHASSAGNE

— qu'on a éclaté de rire

GRANDJEAN

Nionce a tourné les talons et nous sommes restés là, à nous regarder

Silencieux

Tout sourire, idiots et frères
 Soudain plus riches d'une certaine chose
 Qu'aucun de nous n'osait encore nommer
 Et tous autant que nous étions, conscients que cette chose
 Cette chose sans nom qui nous coupait le souffle et nous laissait éberlués
 Venait à l'instant de nommer tout ce que nous étions
 — La bête tout à coup se souvient de marcher sur deux pattes
 Et regardant son maître, dit : "Qui crois-tu que je suis ?"
 Et la bête de somme : "Et toi, petit boucher, hors de mon champ"
 Le chien : "Ces mains qui t'ont nourri, baise-les !"
 Le pou : "Je veux ma part du monde"
 "Et maintenant, disait la chose sans nom, apprends ce que nous sommes :
 Rescapés que nous sommes, morts en sursit
 Enjambeurs de cadavres, viande à schrapnel
 Pouilleux galeux diahrreïques perclus timbrés, tout ce que tu voudras
 Mais hommes
 Tout bonnement des hommes"
 CHASSAGNE
 Tout comme toi, petit boucher
 GRANDJEAN
 Pour peu que tu cesses d'aboyer
 MAILLEGRAIN
 L'espèce humaine —
 CHASSAGNE
 Eh bien ?
 MAILLEGRAIN
 Je repense à Garein
 Un type comme lui
 Qu'est-ce que ça veut dire ?

BALLADE DE LA CHOSE SANS NOM

Sur l'air de "La chanson de Craonne" ("Bonsoir m'amour" d'Adhémar Sablon).

CHASSAGNE

Un soir au bordel deux chasseurs à pied
 Quand "Au suivant !" dit la pute
 A coups de poing se disputent
 Le prochain tour dans l'pucier

GRANDJEAN

L'un mourut le coeur percé d'une lame
 (Parlez d'une histoire d'amour !)

Même la maquerelle a versé des larmes
— De crocodile comme toujours —
CHASSAGNE, GRANDJEAN
Quant à c'que laissa ce trépassé-là
Dans la tête des gars ça n'a pas de nom
CHASSAGNE, GRANDJEAN, MAILLEGRAIN
Ça n'a pas d'nom, ce genre de chose
Qui vous change un bonhomme
Sur le fumier fleurit la rose
Voilà comme nous sommes
L'horreur de la guerre on connaît
Mais qu'est-ce qui fait qu'on n'est
Pas que d'la chair à canon ?
— Une chose sans nom
MAILLEGRAIN
Démobilisé ce grand mutilé
Rentre mal rafistolé
Sa gueule est si bien cassée
Qu'on ne peut plus l'embrasser
GRANDJEAN
Ses propres enfants crient à son approche
Et il répugne à ses proches
Son faciès de monstre n'a plus rien d'humain
— Il est pourtant cousu main —
MAILLEGRAIN, GRANDJEAN
La guerre est hideuse chacun le suppose
Mais voir son visage c'est tout autre chose
MAILLEGRAIN, GRANDJEAN, CHASSAGNE
Tout autre chose, ce genre de truc
Qui vous remue son homme
Tantôt l'on traque, tantôt l'on truque
Voilà comme nous sommes
"Un ordre est un ordre" on connaît
Mais qu'est-ce qui fait qu'on est
Capables de dire non ?
— Une chose sans nom

MAILLEGRAIN

A ce qu'il paraît les Russes ont mis crosse en l'air

CHASSAGNE

La crosse et tout le reste

Tsar princes ministres généraux — tout y passe

GRANDJEAN

L'armée russe est aux mains des comités de soldats

MAILLEGRAIN

Et les comités de soldats ?

CHASSAGNE

Aux mains de la révolution, mon p'tit père

GRANDJEAN

Avec un grand R

MAILLEGRAIN

Le p'tit père ne veut qu'une seule chose : la paix

— Avec un grand P —

Ils veulent quoi, les soldats russes ?

GRANDJEAN

La justice

CHASSAGNE

Ils veulent aussi la paix

GRANDJEAN

La paix des peuples

Pas celle des exploités

MAILLEGRAIN

Moi, je n'en connais qu'une, de paix

Et si tu veux savoir à quoi elle ressemble

Pense à ta vie, je veux dire ta vie d'avant

— Avec un grand V —

Pense que tu veux vivre

Ne pense pas à la justice, ne rêve pas de révolution, crois-moi — tiens-t'en à la vie

GRANDJEAN

Certaines vies n'ont de vivant que le nom

MAILLEGRAIN

A commencer par la nôtre, depuis trois ans

GRANDJEAN

Tout se tient

Cette guerre était en germe dans la paix qui l'a précédée

(Surgit un rat.)

CHASSAGNE

Là ! Derrière toi !

MAILLEGRAIN

La trique ! Vite !

GRANJEAN

Manqué !

MAILLEGRAIN

Il est sous mon barda

CHASSAGNE

Fais gaffe

MAILLEGRAIN

Cette fois ne le loupe pas

Tu es prêt ?

GRANDJEAN

Vas-y

MAILLEGRAIN

Cogne !

CHASSAGNE

Il se dresse !

MAILLEGRAIN

Cogne ! Mais cogne !

GRANDJEAN

Saloperie de — !

CHASSAGNE

Il va sauter, fais gaffe !

(Le rat bondit — cri de Grandjean, mordu à l'épaule — le rat cherche la gorge — mord les doigts de Grandjean qui l'agrippent...)

MAILLEGRAIN, à Chassagne

Ta crosse ! Ta crosse, bordel !

CHASSAGNE, empoignant son fusil par le canon, à Maillegrain

Tire-le en arrière ! Grouille !

(Maillegrain veut se saisir du rat pour l'éloigner de la tête de Grandjean — se fait mordre à la main — gueule — le rat s'enfuit — noir.)

*

* *

(Les trois mêmes, à l'aube. Grandjean a un pansement autour du cou, Maillegrain a bandé sa main droite — Chassagne boit.)

CHASSAGNE, improvisant sur un air connu.

C'est la maladie du citron

La fièvre du sommet du tronc

Pour la soigner deux solutions
S'taper une poule ou un flacon

GRANDJEAN

*Nous descendons nous descendons
Plus bas que terre — avons été mangés
Par la terre — avons erré
Dans ses entrailles — Job nu dans le ventre
De la baleine — abandonnés — par qui ?*

CHASSAGNE

Ça n'se fume pas mais ça se broit
Ça n'se bouffe pas mais ça s'rumine
C'est à peine moins chiant je crois
Que de sauter sur une mine

GRANDJEAN

*Si tu pouvais me voir tu comprendrais
Tu comprendrais mais tu ne m'aimerais plus
Désormais je te verrai toujours avec ces yeux
qui ont vu ce rat
Qui voient sur mes molletières cette croûte de boue mêlée de merde
Mes yeux verront ton sexe comme ils voient la vermine grouillant autour du mien
Je te verrai et je ne t'aimerai plus
Et tu ne comprendras pas
Si tu pouvais me voir tu comprendrais
Tu comprendrais et tu ne m'aimerais plus*

CHASSAGNE

C'est la maladie du citron
La fièvre du sommet du tronc
Elle vous rend mélancolique
Mais pas moins con — c'est là le hic

MAILLEGRAIN

*Cinq jours que le vaguemestre n'est pas passé
Cinq jours sans lettres, sans colis
Je ne veux pas que tu ailles danser, tu m'entends ? je te l'interdis
Le chien veut sa gamelle, le rat veut vivre, je te veux à moi, rien qu'à moi
Au diable Garein, pas mes oignons, écris-moi, je deviens fou
Garein, j'ai peur, ne pars pas, ne me laisse pas, ne va pas au diable, s'il te plaît
Continue de marcher, Garein
Tout comme un boeuf
Elle n'écrit plus, tu ne marches plus, qu'est-ce que ça veut dire ?*

CHASSAGNE

C'est la maladie du citron
La fièvre du sommet du tronc
Je l'ai chopée dans une cagna
Ou bien dans les roustons d'papa

(Un temps.)

A quoi tu penses ?

MAILLEGRAIN

Quelle heure est-il ?

GRANDJEAN

Quatre heures passées

CHASSAGNE

Et Garein ? A quoi peut-il penser, Garein ?
A sa dernière partie de pêche ou bien à cette visite du Général au cantonnement ?
Cueilli à sa descente de voiture par des "Buveur de sang ! Assassin !"
— La perm' ou la grève ! a lancé Garein
Et nous étions tous là, pas vrai ? Nous avons tous scandé la chose
Et le Général a eu sa fourragère arrachée
Et pour finir qui l'a sauvé du lynchage ?

MAILLEGRAIN

Garein

CHASSAGNE

Et il a bougrement bien fait
Qu'est-ce que c'est qu'un général ? Un héros ou une crevure ?
Il n'aurait plus manqué qu'on en fasse un martyr
Garein a fait ce qu'il fallait, mais pour finir c'est ça qui l'a perdu
La crevure a pu voir que Garein était le seul homme capable de le tirer de nos pattes
La crevure a pigé qu'il ne devait d'avoir eu la vie sauve qu'à Garein
A l'autorité de Garein — l'autorité du deuxième classe Garein
La crevure a senti que nous respections Garein
Garein nous a dit Ça suffit, et nous l'avons laissé sauver la peau de la crevure
En langage crevure, un type comme Garein, capable de vous sauver d'un lynchage,
ça s'appelle un meneur
Et pour toutes les crevures du commandement, Garein a cessé d'être Garein
Pour devenir "meneur", c'est-à-dire personne, c'est-à-dire nous
Nous avons été jugés et nous avons été condamnés
Nous, c'est-à-dire lui, "meneur"
Mais, que je sache, aucun de nous n'est allé voir le tribunal pour déclarer
Lui c'est moi, moi c'est lui, si vous le condamnez, alors condamnez-moi aussi

En cela réside la grande victoire des crevures
En fermant notre gueule, nous avons avéré que Garein n'était pas Garein
Mais bien "meneur"
Et nous avons reconnu tacitement que nous n'étions plus nous
Mais "menés"
Et que nous méritions d'être traités dans cette guerre comme le troupeau d'esclaves
 que nous sommes
Et c'est à peu près ça que doit penser Garein
GRANDJEAN
A moins qu'il ne pense à sa ferme des Landes
MAILLEGRAIN
Ou à son chien
GRANDJEAN
Ou au bonheur qu'il éprouvait, enfant, à s'endormir dans le giron de sa mère
MAILLEGRAIN
Ou à griller des châtaignes dans la cheminée
CHASSAGNE
Ou bien il dort, tout simplement
GRANDJEAN
Ça lui ressemblerait
CHASSAGNE
Et nous, à quoi ressemblons-nous ? je te demande un peu
MAILLEGRAIN
Nous ne sommes pas des héros, si c'est ce que tu veux dire
Ni héros, ni crevures
GRANDJEAN
Nous pataugeons dans la merde
Et nous nous faisons becqueter par les rats
En attendant que la gradaille nous expédie de l'autre côté des barbelés
Servir de cible aux mitrailleuses boches
— En d'autres termes, nous sommes l'honneur de la Nation
CHASSAGNE
Propos séditieux, propagande défaitiste
Tentative de démoralisation des troupes
— Douze balles dans la peau
(Bruit de cannonade, au loin.)
MAILLEGRAIN
On dirait que ça repart, au sud
Deux jours qu'il ne se passe plus rien

CHASSAGNE

Tu dis ça comme si ça te manquait

GRANDJEAN

Nous sommes l'honneur de la Nation

Nous voulons en découdre

MAILLEGRAIN

En découdre, parfaitement !

Donnez-moi dix hommes, ma Crevure — pardon — mon Général

Et je me fais fort de libérer l'Alsace et la Lorraine — et la Belgique, par dessus le
marché !

CHASSAGNE

Avez-vous seulement pensé, soldat

Qu'une fois libérés par vos soins les territoires occupés

Nous autres galonnards n'aurons plus aucune raison de faire la guerre ?

Et sans la guerre, soldat, pas de médailles, et sans médailles pas d'avancement

GRANDJEAN

Et l'industrie, y avez-vous pensé, soldat ?

Que deviendraient nos usines d'armement ?

Et ces millions de tonnes d'acier qui attendent d'être fondues

Puis lancées dans les airs avant d'exploser

— Relançant du même coup l'insatiable appétit du marché —

Où trouveraient-elles à s'employer ?

Connaissez-vous beaucoup de produits manufacturés aussi périssables que les
bombes ?

MAILLEGRAIN

J'en connais un, oui : l'homme

— Et particulièrement l'homme de troupe, je dois dire

CHASSAGNE

L'homme de troupe n'a pas voix au chapitre !

D'ailleurs l'homme de troupe n'est plus ce qu'il était

J'en veux pour preuve nos résultats

Il y a beau temps qu'on ne trouve plus d'articles de la qualité du grognard
napoléonien

GRANDJEAN

L'homme de troupe coûte plus qu'il ne rapporte

J'ajoute que son fort taux de mortalité ne nous est pour le coup d'aucun profit

Moins de soldats, cela signifie moins d'équipements, de camions, de nourriture —

J'ajoute que ce manque à gagner n'est que faiblement compensé par les
investissements hospitaliers

CHASAGNE

Rendus nécessaires par l'heureuse progression du nombre de blessés

GRANDJEAN

Et puis, que voulez-vous, il faut vingt ans pour faire un homme — cinq heures
pour un obus

CHASSAGNE

Et si l'on compte qu'un obus correctement tiré peut tuer une dizaine d'hommes

La victoire des obus est mathématiquement inéluctable — CQFD

GRANDJEAN

Chacun doit aujourd'hui se rendre à l'évidence, soldat

Que l'homme est un produit dépassé, superflu

— Pour ne pas dire nuisible —

Et que comme tel il est promis à une rapide et complète disparition

CHASSAGNE

A laquelle nous autres crevures employons toute notre science militaire

Et toute notre énergie

A mon commandement !

(Une fusillade, toute proche.)

MAILLEGRAIN

Le peloton !

GRANDJEAN

C'est Garein

(Un temps — coup de feu isolé.)

CHASSAGNE

Le coup de grâce

MAILLEGRAIN

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

USINE

Thérèse, la trentaine, ouvrière à l'usine de guerre, et son mari Justin, ancien métallo, "gueule cassée", amputé du bras droit, appareillé, en chaise roulante — un homme-machine d'aspect effrayant.

THÉRÈSE

Tu ne veux pas que j'ouvre les volets ?

JUSTIN

Non

THÉRÈSE

Au moins les volets, si tu ne veux pas sortir

JUSTIN

Ni les volets, ni rien

Qu'est-ce qui se dit à l'usine ?

THÉRÈSE

Des tas de choses

Tout le monde a d'un coup des tas de choses à dire sur des tas de choses

En dix jours de grève, certains ont plus parlé qu'en dix ans de travail

Je ne connaissais même pas le son de leur voix

JUSTIN

Et maintenant, on n'entend qu'eux

Ça l'ouvre à tout va et ça ne sait rien de rien

Et d'abord j'aimerais bien qu'on m'explique ce que foutent à l'arrière toutes ces
grandes gueules

THÉRÈSE

Des ouvriers mobilisés, tu sais bien, affectés spéciaux — il en faut

JUSTIN

Des planqués

Une usine de planqués et de bonnes femmes

THÉRÈSE

Ne sois pas comme ça

JUSTIN

Ne parlons pas des réfugiés

Encore moins des métèques

THÉRÈSE

Des marocains

JULES MARMANDE, 30 ans, réformé

Eh, Driss !

JUSTIN

On dirait que tu les aimes bien

JULES

Ecoute-moi bien, Driss

THÉRÈSE

Tu vois le mal partout

JULES

Les gars et moi

On n'aime pas trop te voir traîner du côté des filles

JUSTIN

Je vois ce que je vois

DRISS

Je fais rien de mal

THÉRÈSE

Tu ne vois même pas la couleur du ciel

JULES

On t'a vu causer avec Rosine

JUSTIN

Du ciel il pleut des bombes — je les vois comme si j'y étais

DRISS

Elle voulait que je lui parle du pays

JULES

T'avise pas de me charrier, Driss

Aux filles d'ici, tu leur causes pas du pays

Tu leur causes pas, tu les regardes pas

Ici, t'es en France, Driss, tu bosses et tu causes pas aux filles

DRISS

Rosine, c'est ta fiancée ?

JULES

T'occupe pas de ça, Driss

Discute pas des choses, fais ce qu'on te dit et boucle-la

DRISS

Pourquoi tu me parles comme à un enfant, mon frère ?

JULES

Je te parle comme ça me chante, et je suis pas ton frère

T'as quelque chose à redire à ça ?

DRISS

Qu'est-ce que tu as de plus que moi ?

JULES

Devine !

JUSTIN

Parle-moi de cette grève

THÉRÈSE

Aujourd'hui il y avait assemblée générale

JUSTIN

Grand raout des planqués des bonnes femmes et des métèques

Thé dansant et cotillons — et concours de grandes gueules

Et pendant ce temps-là, il pleut des obus boches

Le boche ne fait pas grève, lui

Le boche fait la guerre

Le boche a des obus — nous, nous avons des grandes gueules

Qui l'ouvrent à tout bout de champ sans rien savoir

A quoi servent les obus ? tu le sais, toi ?

THÉRÈSE

A faire la guerre

JUSTIN

A couvrir l'infanterie

Faute d'obus le poilu crève, c'est aussi simple que ça

Explique donc ça à tes grandes gueules

THÉRÈSE

C'est ce que leur a dit Marie

JUSTIN

Qui est Marie ?

MARIE PORTE, à *Rosine André*

Des bas des bottines des chapeaux

Une nouvelle robe à chaque paye

Sans parler des sorties où du parfum dont tu t'inondes

Et qui te suis partout

Evidemment pour toi c'est facile

Ni enfants ni mari

Trois sous pour payer la chambre et tout le reste pour les folies

THÉRÈSE

Une veuve de guerre

ROSINE

Et après ?

Elle travaille sur une presse

MARIE

Après, des hommes en viennent aux mains

Hier encore, Jules et Driss

JUSTIN

Les bonnes femmes à l'emboutissage — on aura tout vu

ROSINE

Et après ?

THÉRÈSE

L'ingénieur a reconnu qu'elles travaillent mieux que les hommes

JUSTIN

L'ingénieur ! Je te demande un peu

Ton ingénieur fait le joli coeur et toi tu l'écoutes

MARIE

Après, avec tous ces types qui défilent

Tu finiras bien par tomber enceinte

THÉRÈSE

Les résultats sont là

ROSINE

Et après ?

JUSTIN

J'ai travaillé vingt ans dans cette tôle — je sais de quoi je parle

Qu'est-ce qu'elle disait, ta bonne femme ?

MARIE

Après, fini la fête, ma petite

THÉRÈSE

La même chose que toi

ROSINE

Raison de plus pour en profiter — ma vieille

JUSTIN

Pardi — veuve de guerre

MARIE, à l'assemblée (public)

Écoutez-moi

Il s'est dit beaucoup de choses, depuis dix jours

LUCIEN MÈGE (25 ans, ouvrier mobilisé)

— Un bon gros sac de grain à moudre pour les mouchards de la préfecture !

(Sifflets. Une voix : On les connaît !

D'autres voix : Des noms ! Dehors, les mouches ! Dehors !)

MARIE

Il s'est dit beaucoup de choses —

Mais je voudrais simplement rappeler ce soir pourquoi nous avons fait cette grève

(Une voix : Pour la paix !)

Tout le monde veut la paix, et le bonheur sur terre

Malheureusement, ce n'est pas pour demain
Espérons qu'après-demain ne sera pas pire encore
Mais pour ce qui est d'aujourd'hui, les salaires ne tombent plus
Et nous avons des enfants à nourrir
(Mouvements divers.)

C'est justement pour ça que nous faisons grève
— Parce que nous avons des enfants à nourrir
Qu'est-ce nous demandions ?

— La semaine anglaise, la journée de huit heures et une augmentation de salaire
Pour compenser la montée des prix
Après dix jours de grève, qu'est-ce que nous avons obtenu ?
— La semaine anglaise et une indemnité de vie chère
(Une voix : Et nos huit heures ?)

Les huit heures, nous ne les obtiendrons pas
Même si nous faisons la grève encore un mois
Nous ne les obtiendrons pas, parce que nous sommes une usine de guerre
Parce que nous fabriquons des obus, et que notre artillerie en manque
(Une voix : Plus d'obus, plus de guerre !)

Plus d'obus, ça ne veut pas dire la fin de la guerre
Mais davantage de morts
Nos tranchées seront livrées au pilonnage boche
Et nos gars monteront à l'assaut sans l'appui de l'artillerie
La vérité est qu'il faudrait produire un tiers d'obus supplémentaire
Alors quand on leur parle de la journée de huit heures
Les patrons nous sortent les directives du gouvernement
Et quand on en parle au gouvernement
On nous sort les rapports du Quartier Général
(Protestations diverses.)

La plupart des femmes qui ont fait cette grève ont un mari au front — ou un frère
Alors elles se battent, elles aussi, à leur manière
Même si elles ne risquent pas leur vie
Elles se battent en fabriquant des obus
Et elles en fabriqueront tant que durera cette guerre
Je voudrais que vous pensiez à ça quand il faudra voter
Et je voudrais vous rappeler ce que disait le ministre Albert Thomas, l'année passée
Du haut d'une pile d'obus, justement, aux ouvriers des usines de guerre du Creusot
(Elle déplie une coupure de presse, dont elle donne lecture.)

"La victoire plane là, au-dessus de nous, dans la fumée qui remplit cette vallée
C'est sur vous, camarades, que nous comptons pour la saisir

C'est votre tâche de travailler jusqu'à en tomber, jusqu'à la mort"

(Une voix : Après toi, Albert ! — Rires.)

Je voudrais juste ajouter que pour moi

Cette grève nous a permis d'obtenir bien plus que nous pouvions espérer

— Et je sais que beaucoup pensent comme moi

C'est pourquoi je propose que nous reprenions le travail

(Sifflets, huées. Quelques voix isolées : Elle a raison ! Assez discuté ! Au boulot!)

JUSTIN

Des comme moi il en est tombé 400 000 en un an, en Artois, en Champagne

Le général désigne un point sur la carte

La carte est en papier, le papier est posé sur une table propre

Le général boit du thé tout en désignant les cotes

309, 315 — l'ordre est répercuté

Dans les tranchées on distribue la gnôle, l'attaque est prévue pour huit heures

— La victoire pour la fin de la matinée ("Bonne nuit messieurs")

Mais le terrain a ceci de différent de la carte qu'il est beaucoup moins propre

La boue se cramponne aux molletières — le soldat ne court pas, il patauge

Les barbelés s'agrippent aux capotes — le soldat ne charge pas, il se débat

Sur le papier, l'offensive ne fait pas un pli

Le temps de la mettre au point, le thé du général n'a qu'à peine tiédi

Sur le terrain, les hommes gesticulent à découvert

Et tombent par centaines sans avoir fait vingt mètres

(Lucien Mège et Yvonne Guérin.)

Il faut avoir vu ça pour le croire

Ceux qui ne l'ont pas vu ne savent rien

(Lucien enlace Yvonne, tente de l'embrasser.)

Tes grandes gueules pas plus que les buveurs de thé

Ta veuve sait que son mari est mort

"Mort en brave", "Tombé au champ d'honneur"

Ta veuve ne sait rien

Comme je ne savais rien moi-même avant de l'avoir vu

YVONNE

Je t'en prie — on pourrait nous voir

THÉRÈSE

Moi je peux te voir

JUSTIN

Que tu crois

YVONNE

Lucien, il ne faut pas —

S'il te plait, arrête !

(Elle le repousse.)

LUCIEN

C'est ton mari qui te gêne ?

Ou c'est les autres ?

Ce qu'on pourrait penser

Ce qui pourrait se dire

Les noms qu'on pourrait te donner

Tu meurs d'envie de le faire mais tu n'oses pas

Dans les réunions tu n'as pas ta pareille pour expliquer que les femmes sont libres

Qu'elles sont en tout les égales de l'homme

Qu'elles doivent s'affranchir

Mais dans le fond tu n'es qu'une mijaurée

Qui attend docilement que son époux et maître vienne se soulager sur elle

Lors de ses rares permissions

L'épouse à l'arrière, et la putain au cantonnement

Quelle différence ?

L'une est gratuite et l'autre pas

YVONNE

Je suis peut-être une mijaurée

Mais toi, tu n'es qu'un pauvre type

Tu crois que je ne t'ai pas vu, l'autre soir, avec Rosine ?

LUCIEN

Hé, que veux-tu, ma petite, je suis pour l'amour libre

Et je ne m'en cache pas

Si tu veux t'affranchir il te faut sauter le pas

Fini la jalousie, la pudibonderie

Toutes ces vieilles lunes dont les curés les pères les maris vous ont farci la tête

YVONNE

Lucien Mège, je retire ce que j'ai dit

Tu n'es pas un pauvre type

Mais un salaud de bonimenteur

(Elle le plante là.)

LUCIEN

Va donc, allumeuse !

Petite-bourgeoise !

JUSTIN

Donc la veuve a parlé — et qui d'autre ?

THÉRÈSE

Nuytten, du syndicat

JOSEPH NUYTTE

(La quarantaine, secrétaire local du syndicat CGT des métallurgistes)

Chers camarades,

C'est au moment où la classe ouvrière russe fait la Révolution

C'est au moment où les classes ouvrières des pays alliés

Oublient leur condition prolétarienne

Luttent contre l'autocratie

Pour la justice pour le droit et pour la liberté

C'est à ce moment qu'ici et ailleurs

Certains profiteurs de la guerre soulèvent par cupidité

L'antagonisme toujours latent entre ouvriers et patrons

En essayant d'étouffer la liberté syndicale ²

Les réformés engagés dans les luttes revendicatives sont envoyés au front

Et il en va de même des ouvriers mobilisés

Qui sont de fait privés du droit de grève

A Paris, à Toulouse, on a lancé les gendarmes contre les grévistes

Ce n'est pas nous qui remettons en cause l'Union Sacrée

Mais ceux qui s'en prennent aux travailleurs

Et à leurs organisations

Les patrons nous accusent de profiter des urgences engendrées par la guerre

Pour réclamer des augmentations indues

Mais ils ne disent rien des profits colossaux réalisés sur le dos de ceux qui

Au front ou à l'arrière luttent quotidiennement pour la défense de la patrie

Le coût de fabrication d'une bombe est actuellement de 5,88 F

Les patrons prétendent qu'elle leur revient à 12,65 F

Pour obtenir ce chiffre, ils comptent une marge de 13% sur les matériaux

Et de — tenez-vous bien — 200% sur les dépenses de main-d'oeuvre !

(Sifflets, huées.)

Mais il y a plus fort encore

Cette bombe, déjà indument estimée à 12,65 francs, est vendue 21,15 francs

Ce qui représente un bénéfice net de 15,27 F par bombe

Et ce n'est pas tout

Ces bombes ne sont pas vendues, comme on pourrait le croire

² Article (censuré) de Paul Jarnet, secrétaire du syndicat des métallurgistes d'Oyonnax, avril 1917. (Archives Nationales, F7 13 356 à 369. Dossiers relatifs à la surveillance des usines de guerre, de 1914 à 1919.)

Directement au ministère de la Guerre
Mais à une firme parisienne, le "Groupement NICLAUSSE"
Qui revend chaque bombe à l'Etat 30,75 francs
Encaissant à son tour au passage un bénéfice de 9,65 francs par bombe
— Soit l'équivalent d'une journée de salaire d'un ouvrier
*(Un homme : Je les gagne pas !
Une femme : Moi, j'en gagne même pas la moitié !
Rires, applaudissements.)*
Une bombe produite par les ouvriers des usines de guerre
Au prix total de revient de 5,88 F
Est donc revendue au ministère de la Guerre avec un bénéfice de 24,87 F
Soit une marge de 523% !
Plus de cinq fois la mise !
Je vous pose la question, chers camarades
Qui profite de la guerre ?
A qui la faute si nous manquons d'obus ?
(Tollé général.)

JUSTIN

Il connaît la chanson, ton CGT
Il va se retrouver au front en moins de deux
Et, hop, oublié, liquidé
"Chers camarades, j'ai chié dans mon froc
— Pour ce que t'en auras l'usage, de ton froc !
C'est demain que tu crèves, t'es pas au courant ?
Ils nous ont concocté une nouvelle offensive"
Union Sacrée — Tu peux te la foutre au cul

THÉRÈSE

Avant la guerre, tu étais syndiqué

JUSTIN

J'étais des tas de choses, avant la guerre, je faisais des tas de trucs

— Qu'est-ce que je ne faisais pas, avant la guerre ?

J'ai été couillonné, comme des centaines de milliers de bonshommes

Changé en épouvantail

Tu crois qu'il existe un syndicat des épouvantails ?

THÉRÈSE

Tu n'es pas un épouvantail

JUSTIN

Non, je ne suis pas un épouvantail

Je suis Maurice Chevalier

Je vais te chanter Prosper

THÉRÈSE

Tu es mon mari

JUSTIN

Un drôle de mari

Même plus foutu de baiser sa bonne femme

THÉRÈSE

Ne parle pas comme ça

JUSTIN

Tu trouves ça vulgaire ?

Plus vulgaire que les chiffres de ton CGT ?

JOSEPH

Les chiffres sont là, Thérèse

J'ai consulté les registres

Vous ne tenez aucun compte des consignes

Vous vous comportez comme des écervelées

Des gamines irresponsables

Les gars ont lutté pied à pied durant des décennies pour diminuer les cadences

Et vous, les femmes, vous n'avez rien de plus pressé que de les augmenter

Pauvres niaises que vous êtes

Ravies de battre des records pour des salaires de misère

Les patrons peuvent se frotter les mains

De quel côté êtes-vous, à la fin ?

Quand les gars reviendront, après la guerre, vous retournerez à vos cuisines

Tandis qu'eux subiront les conséquences de vos sottises

Je vais te dire le fond de ma pensée, Thérèse

L'emploi des femmes constitue un grave danger pour la classe ouvrière ³
Il affaiblit ses organisations
Et a pour conséquence d'envoyer les hommes à boucherie ⁴
Vous voulez donc en plus leur voler leur place ?
Non contentes de n'avoir rien fait pour les empêcher de partir au front
Voilà que vous leur tirez dans le dos
Et si j'en juge par votre comportement
Vous danserez bientôt sur leurs tombes

JUSTIN

Regarde-la bien, ma gueule cassée
C'est à ça qu'il ressemble le monde, ma petite
Pas aux gueules intactes des embusqués

THÉRÈSE

Je ne suis plus la petite ni la bonne femme de personne
A l'usine je suis Thérèse

JUSTIN

Et allez donc !
Tu en as plein la bouche de ton usine
Je ne faisais pas tant de simagrées quand j'y étais
Nous n'avions qu'un principe, en ce temps-là
"Méfie-toi des femmes par-devant
Des chevaux par derrière
Et des chefs de tous les côtés"

THÉRÈSE

Tu te méfies de moi ?

JUSTIN

De toi comme du reste — CGT comprise
Il n'y a donc eu personne pour lui foutre le museau dans sa crotte, à ton Nyutten ?

THÉRÈSE

Si — Lucien

JUSTIN

Là, tu m'intéresses

LUCIEN MÈGE

Camarades,

Pour dix heures par jour les mobilisés touchent 7 francs

Les non-mobilisés 9,50 francs

³ Alphonse Merrheim (CGT métallurgie), le 10 décembre 1916, à Cherbourg.

⁴ Le même à la Bourse du Travail de Nantes, le 4 juin 1916.

Les ouvrières 4 francs
La pension est de 5,50 francs par jour, rien que pour la nourriture
Et l'on nous dit qu'il faut se dévouer pour sauver la France !⁵
Accepterez-vous jusqu'à perpète de travailler pour rien
De vous serrer la ceinture, de manger des patates, de boire de l'eau
Pendant que les gros, patrons et commerçants
Ramassent nos quatre sous
Gagnent des fortunes en un an ou deux et font bombance tous les jours ?
N'est-ce pas déjà trop que vos pères, vos frères
Se fassent tuer pour défendre leurs capitaux, leurs usines et leurs châteaux
— Ce qu'ils appellent notre patrie ?⁶
Il ne faut pas que nos camarades des tranchées
Croient que nous ne luttons que pour obtenir de gros sous
Il faut qu'ils sachent que si nous faisons une action
C'est pour les sortir des tranchées
Pour faire finir la guerre
Nos patrons sont plus boches que les Boches
Les Boches sont des ouvriers comme nous
Et nos patrons pourraient bien voir un jour les Français et les Boches
Se dresser contre eux en chantant ensemble l'Internationale⁷
Vive l'Internationale ouvrière !
A bas l'Union sacrée !
A bas la guerre et vive la paix !⁸

*(L'orateur entonne le refrain de L'internationale, suivi par une partie de
l'assemblée.)*

JUSTIN

Debout, les damnés de la terre
Que votre nom soit sanctifié
Debout, les forçats de la faim,
Que votre volonté soit faite
La raison tonne en son cratère

⁵ Lettre de l'ouvrier Charles Jacquet à Merrheim, secrétaire général du syndicat CGT de la métallurgie

⁶ Affiche manuscrite, apposée fin 1916 près de l'usine de la Schappe, à Besançon.

⁷ Jules Auguste Lebrun, lors d'une assemblée de mineurs à Decazeville, le 28 janvier 1917.

⁸ Tract ouvrier, Bourges, 1917-1918 (*Document cité, ainsi que les trois précédents dans "Le Mouvement Social" n°56 (juil/sept 1966) M. Gallo, "Mentalité ouvrière dans les usines de guerre, 1914-1918".*)

Sur la terre comme aux cieux
C'est l'éruption de la fin
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien
Du passé faisons table rase
Pardonnez-nous nos offenses
Foule esclave, debout, debout
Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés
Le monde va changer de base
Ne nous laissez pas succomber à la tentation
THÉRÈSE
La grève a été reconduite
JUSTIN
Nous ne sommes rien soyons tout
THÉRÈSE
Il faut que j'y retourne
On m'attend

JUSTIN

Et délivrez-nous du mal

THÉRÈSE

Tu ne respectes rien

(Elle sort.)

JUSTIN, *levant le poing*

Ainsi soit-il

HOPITAL

Une salle de musée transformée en hôpital auxiliaire.

Trois infirmières, dont une nouvelle recrue.

JULIE DE SAINTONGES, à *Marianne Lambry*

"Au médecin la blessure, à l'infirmière le blessé"

Telle est la philosophie du Major — j'aime autant vous prévenir

Lors de la visite, contentez-vous de répondre aux questions qu'il vous pose

— S'il vous en pose — et tâchez d'être brève, sinon —

RENÉE MARMANDE

"Vous êtes dans un hôpital, Mademoiselle, pas dans un salon de thé

Faites-nous grâce de vos papotages"

Ou bien " Apprenez-moi mon métier, tant que vous y êtes"

Dans le genre pète-sec, on ne fait pas mieux

A part ça, bon médecin

DE SAINTONGES

Excellent médecin

Surtout, soyez ponctuelle

MARMANDE

Premier retard, sermon

Au deuxième, purgatoire

DE SAINTONGES

Les retardataires sont retirées des salles de blessés

Et transférées à la lingerie

Une dernière chose : le sourire

Nos blessés sont parfois — comment dire

MARMANDE

Peu ragoutants

DE SAINTONGES

Vous verrez que parfois il n'est pas très aisé de faire bonne figure

Mais nous devons faire face

Un sourire vaut souvent tous les médicaments

MARMANDE

Prière de sortir de la salle pour vomir

DE SAINTONGES

Voyons !

MARMANDE

Ou pour chialer

On en est toutes passées par là — tu verras

DE SAINTONGES

Sourire, fermeté et décence

C'est tout un

MARIANNE LAMBRY

Je ferai de mon mieux

MARMANDE

Jolie comme tu l'es

Tu vas faire des ravages

DE SAINTONGES

Vous n'êtes pas mariée ?

LAMBRY

Non

DE SAINTONGES

Eh bien, comportez-vous comme si vous l'étiez

MARMANDE

Et ne rougis pas à tout bout de champ

Ils adorent ça

DE SAINTONGES

Bref, soyez sur vos gardes

MARMANDE

Te bile pas, va

On s'y fait vite

*

* *

Trois blessés, dont deux mutilés.

GEORGES BERGAMME(*amputé d'un bras*)

Alors ? qu'est-ce que tu réponds à ça ?

ANTOINE CHAVANT(*amputé d'une jambe*)

A ça, je ne réponds rien — je passe outre, j'ignore

AUGUSTE LECOUVREUR(*blessé au ventre et à la hanche*), *regardant au dehors.*

Vous avez vu ? il y a une nouvelle

BERGAMME

Parce qu'au fond de toi tu reconnais que j'ai raison

Toute cette histoire d'art moderne n'est qu'une foutaise

LECOUVREUR

Et bougrement gironde avec ça

CHAVANT

Hé, ce n'est pas si mal, après tout, une foutaise
Foutaise, fouterie, il y a du bon là-dedans, tu ne crois pas ?

BERGAMME

Si tu espères me choquer —

LECOUVREUR

Elle m'a souri, dis donc !

Quelle gentille même elle fait

BERGAMME

Après ce qu'on a connu il va falloir vous lever de bonne heure pour nous choquer
avec votre art moderne

CHAVANT

Après ce qu'on a connu, tout est devenu choquant

Un type avec deux bras deux jambes

Des gens qui flânent comme si de rien n'était

De vieux barbons qui continuent de peindre comme par le passé

Moi, tout me choque, vieux, tout

A commencer par ce musée de peinture transformé en hôpital

Sacré tableau que nous faisons là

Avec nos bouts manquants, nos coutures, nos coliques

L'art de la guerre ! — croqués sur le vif

Autant peindre des quartiers de boeuf à l'abattoir

Une idée, ça, tiens : exposer aux abattoirs

"L'homme de demain", "Le héros équarri", "La leçon d'anatomie guerrière"

Au poil, non ?

BERGAMME

Choquant.

CHAVANT

Ah, tout de même !

Eh bien tu vois, ce serait ça, en fin de compte, l'art moderne

Aller au bout de l'idée — quitte à choquer

BERGAMME

Tu parles d'une idée

Exposer de la bidoche

Tous les bouchers le font

LECOUVREUR

Attention, la voilà !

CHAVANT

Qui ça ?

LECOUVREUR

Mais la nouvelle, voyons

BERGAMME

Il y a une nouvelle ?

(Entrée de Marianne Lambry. Un temps.)

LECOUVREUR

Je parie que vous êtes la nouvelle

CHAVANT

Idiot ! — tu vois bien que c'est la doyenne

Excusez-le, Mademoiselle, il n'a plus toute sa tête

Il a reçu une commotion

LECOUVREUR

Chavant !

CHAVANT

Ne t'agite pas

Tu sais ce qu'a dit le Major

BERGAMME

Lieutenant Bergamme

Du 32^e d'infanterie

LAMBRY

Très heureuse de faire votre connaissance, lieutenant

CHAVANT

Sacré Georges

Antoine Chavant, artiste peintre

LECOUVREUR

Moi, c'est —

CHAVANT

Accepteriez-vous de poser pour moi ?

LECOUVREUR

Chavant !

LAMBRY

C'est très aimable à vous, monsieur Chavant, mais —

BERGAMME

Il plaisantait

LAMBRY

C'est-à-dire que je crains —

BERGAMME

Une simple plaisanterie

N'est-ce pas, Chavant ?

CHAVANT

Si tu le dis

BERGAMME

Vous voudrez bien nous excuser, mademoiselle

Nous nous rendions au réfectoire

Soyez la bienvenue

LAMBRY

Merci

CHAVANT

On fait la course ?

Tu fais la tête, Auguste ?

BERGAMME

Arrête un peu tes couillonades, tu veux ?

*

* *

MARMANDE

En trois ans, j'en ai vu défiler des centaines

On leur coupe une jambe, on jugule l'infection
Quand c'est cicatrisé, dehors — au suivant !
Des centaines de gazés, de mutilés, d'esquintés
A bander, à laver, à sermonner, à rassurer
J'ai vu des types de vingt ans qui ressemblaient à des vieillards
J'ai vu des forces de la nature chialer comme des mômes
J'ai vu de sacrés beaux gars transformés en monstres
Et des agrégés changés en légumes
Dans les journaux, la guerre c'est offensive, contre-offensive
Revers ou avancée — c'est de la géographie
Vue de l'hôpital, c'est un hâchoir à viande
Un hâchoir est conçu pour hâcher, alors il hâche
Il hâche les hommes, et nous, nous les soignons

LAMBRY

Pourquoi tu me dis ça ?

MARMANDE

Parce que j'y pense

Et plus j'y pense —

LAMBRY

Plus tu y penses — ?

MARMANDE

Je ne sais pas

(Chant.)

Ça sent l'éther et le grésil
Les excréments le pus la bile
L'haleine rance le tabac froid
La peur la sueur la maladie

Ça gémit parfois ça gigotte
Ça rouspète ou bien ça pleurniche
Ça écrit ça lit ça discute
Ou ça se tait puis ça finit

Ça vous demande l'impossible
Ça veut de l'amour ou du temps
Ça se rebiffe et ça maudit
Ça se regarde et ça frémit

Ça vous a des mots bien gentils

Ça vous reluque et ça soupire
Ça se fait tout petit petit
Ou ça joue les durs mais tant pis

Est-ce un homme ?
Est-ce une machine qui crie ?
Est-ce un fauve ?
Est-ce un jouet cassé qu'on oublie ?
Est-ce un ange ?
Est-ce une chimère ? n'est-ce rien ?
Est-ce un rêve ?
Est-ce l'espèce qui veut ça ?

Ça se souvient au long des nuits
Quand ça bourdonne et quand ça lance
Ou ça rêve d'un autre lit
Quand ça s'ennuie dans le silence

Ça ne vous lâche plus et ça rampe
Ça vous bouche la vue et ça grince
Ça vous étouffe et ça vous bouffe
Ça vous salit et ça vous tue

Ça fait honte et ça s'en balance
Ça veut beaucoup beaucoup d'enfants
Ça les expédie en enfer
Et ça récite des Pater

Ça mange de la chair humaine
Ça vomit du feu et du fer
Ça sent la poudre et la gangrène
Et ça réclame l'infirmière

Est-ce un homme ?
Est-ce une machine qui crie ?
Est-ce un fauve ?
Est-ce un jouet cassé qu'on oublie ?
Est-ce un ange ?
Est-ce une chimère ? n'est-ce rien ?

Est-ce un rêve ?
Est-ce l'espèce qui veut ça ?

D'après toi ?
LAMBRY
Je ne sais pas.

*
* *

CHAVANT
C'est pour vous
LAMBRY
Pour moi ? Qu'est-ce que c'est ?
CHAVANT
Vous ne l'ouvrez pas ?
(...)
Il vous plaît ?
LAMBRY
Qui est-ce ?
CHAVANT
Vous
LAMBRY
Je ne comprends pas
CHAVANT
Il n'y a rien à comprendre
C'est un portrait, pas un traité de philosophie
LAMBRY
Mais je ne suis pas comme ça
CHAVANT
Vraiment ?
LAMBRY
Je ne suis pas en mille morceaux
CHAVANT
Vous en êtes sûre ?
LAMBRY
Je n'ai pas deux bouches
CHAVANT
Où voyez-vous deux bouches ?
Il n'y a qu'une bouche, mais peinte deux fois

LAMBRY

Je n'ai pas d'aussi grands yeux

CHAVANT

Ce ne sont pas vos yeux qui sont grands, mais votre regard

LAMBRY

Ils ne sont pas jaunes

CHAVANT

Ils éblouissent, comme le soleil

LAMBRY

Mon front n'est pas bleu

CHAVANT

Bleu, comme l'horizon

LAMBRY

Vous faites un drôle de peintre

CHAVANT

Et vous, une drôle d'infirmière

*

* *

CHOEUR DES ÉCLOPÉS ET DES ANGES BLANCS ⁹

— *Le 17 est tombé en syncope, le 9 a crié une bonne partie de la nuit*

— *Et le 12 ?*

— *Toujours aussi agité, il n'a rien pris ce matin*

ET LES AMERICAINS ?

(— De grand enfants

— Y'a pas plus moderne !

— Tu les verrais !

— Je les ai vus — de grands enfants, j'te dis)

— *Et tes typhus ?*

— *Ils me rendent folle*

J'ai passé la nuit à en empêcher un de mettre dans son lit une bûche enflammée

Le pauvre voulait se réchauffer

ET LES RUSSES ?

(— Ils vont nous lâcher

— Salauds de Bolcheviks

⁹ Femmes en italiques, hommes en caractères simples, tutti en petites majuscules, parties chantées en caractères gras.

— Qu'est-ce que t'as contre la paix ?
— Je me disais bien que t'avais une tête de Bochevik)
— *Le 20 est tiré d'affaire, j'ai trouvé trois mégots sous son lit, quand je lui en ai fait la remarque il a dit qu'il arrêterait de fumer le jour où j'accepterais de l'épouser*

— *Et tu as répondu quoi ?*

— *Que ça ne me disait rien de lui servir de cigarette*

ET LES ITALIENS ?

(— Ils ont mis crosse en l'air à Caporetto

— 300 000 prisonniers

— Grandes gueules et rien dans le froc

— Si ça ne tenait qu'à eux, la paix serait déjà faite

— La paix à tout prix, c'est la victoire du Boche)

— Tu nous quittes ?

— Deux mois de congé de convalescence, mon p'tit père

— Qu'est-ce tu comptes faire de ta peau ?

— La traîner jusqu'à chez moi et la frotter contre celle de ma femme

"D'rester pendant des nuits, des jours

Sans femme à qui faire la cour

Et sans avoir seul'ment d'sa belle

Quelques nouvelles

Ça manque d'amour

On a beau dire que sous les cieux

Les pauvr's homm's sont bien malheureux

n'empêche que l'soir au clair de lune

Un' petit' brune

ça s'rait fameux

Et l'on serr' sa ceintur' d'un cran

En fait d'amour on n'a qu'du vent

R : Mais quand on vient en permission

Et qu'on a fait des provisions

de plaisirs, d'amour et de flamme

A sa p'tit' femme

Plein de passion

On prouv' que le soldat français

Travaill' toujours avec excès

Aux chos's de la r'population

Quand on vient en permission" ¹⁰

Je me souviens de ce garçon à Etrepilly, cinq minutes avant que le clairon ne sonne l'assaut il me parlait encore de l'élevage de volailles qu'il comptait mettre sur pied dans la ferme de son père — tant de poules et tant d'oies, et dindons et canards, et que ça devait coûter tant, et que ça rapporterait tant — à l'écouter il serait bientôt le roi de la volaille, un vrai nabab ! — un quart d'heure plus tard il n'était plus qu'une chose sans nom à l'entrée du village

— C'est pas l'heure de rêver, c'est sûr

ET CLEMENCEAU ?

(— Clémenceau, c'est la guerre

— La paix victorieuse — nuance

— "Nous nous présentons devant vous dans l'unique pensée d'une guerre intégrale"

— Avec lui, ça ne va pas traîner

— Ils disent tous ça

— En attendant, qui c'est qui trinque ? —

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Une paix blanche)

Cette pauvre Anne de Chanteuil désespère de trouver un jour une affectation, sa cote est au plus bas, même la Comtesse de Mirecroix, sa plus vieille amie, s'est décommandée pour son bridge de mardi, c'est vous dire — je la croise quelquefois, c'est à mourir de rire — "Comment se portent vos chers blessés ? Vous devez en voir de belles ! Ce doit être terriblement excitant, n'est-ce pas ? Ah, si ça ne tenait qu'à moi —"

ET PETAIN ?

(— "Patience et ténacité"

— Il a rétabli les perms'

— Il a amélioré l'ordinaire

— Il sait ce qu'il fait, lui

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Il voit loin)

Aujourd'hui, j'y coupe pas, la Saintonges m'a mis sur sa liste, ça fait déjà deux semaines que le Major s'étonne de me voir encore ici, toi au moins, avec ta patte en moins, tu ne risques pas d'y retourner, tandis que moi —

¹⁰ "Quand on vient en permission" (1917) Paroles de Paul Maisondieu et Charles-Louis Pothier, musique de Paul Dalbret (ed. Dufrenne/Salabert) — 2^e couplet, 2^e refrain.

**¹¹ Moi je suis bon comm' la romaine
Fini les draps blancs les fredaines
Demain l'dépot puis l'escadron
L'hiver au front
En guise d'étrennes
J'en connais qui pendant c'temps-là
Se goberg'ront dans les guinguettes
Bien au chaud près du pianola
En tête-à-tête
Avec Lola
Ils exhiberont leurs blessures
Et leurs médailles en jouant les durs
R : Quand on s'en revient de l'arrière
Pour retrouver la pétaudière
Les tranchées, les rats, la mitraille
Tout l'attirail
De cette sal 'guerre
On se sent plus triste qu'un chien
Abandonné à la fourrière
On n'a plus guère de goût à rien
Quand on s'en revient de l'arrière**

*

* *

BERGAMME

*Ma chère Marianne — vous permettez que je vous appelle Marianne ?
Tout est si calme, ici, ces grandes salles immaculées, ces allées dans le parc —
Et votre chère présence est un tel réconfort
Vous n'imaginez pas ce que nous avons connu
N'essayez pas de vous l'imaginer, ne laissez personne vous le décrire
Nos plaies sont bien assez hideuses pour vos vingt ans
L'horreur doit rester implicite, ne laissez pas les mots fâner votre sourire
— lequel est un trésor
Très chère Marianne, je tiens à Orléans une petite mercerie
Vous pourriez en être la reine
De vous savoir à mes côtés illuminerait mon existence*

¹¹ Sur l'air du précédent.

Faites-moi l'honneur d'y réfléchir
 LECOUVREUR
Mademoiselle Marianne
Vous viendrez au spectacle, ce soir ?
Il y aura Louise Balthy —
elle est du tonnerre, à ce qu'il paraît
Peut-être qu'on pourra danser, si l'orchestre est d'accord
Je vous regarderai danser, vous serez merveilleuse
Je serai bientôt démobilisé
Avant la guerre je voulais entrer aux Chemins de fer
Vous croyez qu'avec ma hanche — ?
Mon rêve, ce serait d'ouvrir un restaurant
Une petite auberge toute simple au bord d'une rivière
Les amoureux viendraient danser le samedi, on leur louerait des barques
Le soir, après la fermeture, l'orchestre jouerait une dernière valse
Rien que pour nous deux
Vous aimez danser ?
Alors, pour ce soir, c'est d'accord ?

CHAVANT

*Marianne, représenter ne veut pas dire copier ni imiter, mais créer*¹²
*Il faut remonter du modèle vers la matrice*¹³
Apollinaire en appelle à "l'art inobjectif" — tu connais Apollinaire ?
Je te le présenterai à Paris, il a été blessé l'an dernier, trépané, mais hors de danger
Braque — tu connais Braque, le peintre ? — lui aussi a été trépané
Tu vois que je m'en tire à bon compte avec ma jambe
A ce que m'écrit Cocteau —
eh bien, oui, Cocteau, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?
— Picasso est à Rome
Pourquoi ne pas l'y rejoindre ? Tu connais l'Italie ?
J'ai besoin de beauté, Marianne, j'ai besoin de paysages, tu comprends ?
J'ai besoin de toi

MARMANDE

Vous connaissez la nouvelle ?

LECOUVREUR

La guerre est finie ?

BERGAMME

¹² Robert Delaunay.

¹³ Paul Klee

Ne dis donc pas de bêtises

CHAVANT

Le Major a souri

MARMANDE

Il y a de ça : il se marie

LECOUVREUR

Je plains la future

BERGAMME

Il en faut pour tous les goûts

CHAVANT

La plus grande fortune du département, à ce qu'on dit

LECOUVREUR

De quoi faire passer la soupe à la grimace

BERGAMME

Ne soyez pas médisants

Qui est l'heureuse élue ?

MARMANDE

Je vous le donne en mille

CHAVANT

Mistinguett ?

BERGAMME

Idiot

MARMANDE

Une infirmière

La jeune et sémillante Marianne Lambry

Qu'est-ce que vous dites de ça ?

*

* *

BERGAMME, *chantonant doucement*

"Trois jeunes tambours s'en revenaient de guerre

BERGAMME et CHAVANT

Trois jeunes tambours s'en revenaient de guerre

BERGAMME, CHAVANT et LECOUVREUR

Et ri et ran, ranpataplan

S'en revenaient de guerre

CHAVANT

La fille du roi était à sa fenêtre..."

(Un temps.)

L'un de vous peut-il me dire pour quoi nous nous sommes battus ?

BERGAMME

Tu m'aurais posé la question il y a seulement une heure —

LECOUVREUR

Eh bien ?

BERGAMME

Je lui aurais foutu sur la gueule

CHAVANT

Et maintenant ?

(Un temps.)

LECOUVREUR

On s'en est sortis, pas vrai ?

BERGAMME

Et pour de bon, cette fois

CHAVANT

Cocus, peut-être, mais —

LECOUVREUR

Vivants

*

* *

FINALE ¹⁴

Au village demain qui donc reconnaitra

Cet enfant revenu de la guerre ?

Je suis vivant, dit-il, comme on dit le bonjour

Puis le voilà parti à se taire

Ses yeux n'ont pas l'air de voir ce qu'ils voient

Dirait-on pas qu'ils donnent sur l'envers ?

De quoi le dessous du monde a-t-il l'air ?

NOUS DESCENDONS NOUS DESCENDONS

La nature

Infiniment plus sombre que nous ne voulons l'admettre

Il y aura demain de la gloire pour tout le monde

Sur le papier, l'offensive ne fait pas un pli

¹⁴ Choeur général. Pour significations des graphies cf note 1, supra.

NOUS NE SOMMES PAS DES HEROS

L'homme de troupe coûte plus qu'il ne rapporte

Mais tu ne dois jamais douter de mon amour

ON NOUS OUBLIE

Comme tu m'oublieras

SALIR

Le ciel est gris comme tes yeux

TERNIR

Tout a la couleur de la suie

ENTENEBRER

Le Bon Dieu nous a fait cocus

Vous aussi

La vérité fait une tache blanche

A MON COMMANDEMENT !

Un matin de printemps — étions-nous à Craonne ?

Je suis mort dix-huit fois — me voici

La terre est une bouche et la bouche une mer

Et l'homme n'est ici que naufrage

Vous voulez savoir si j'ai bien servi

Je vous répondrai que j'ai bien vieilli

Et que je suis mort et que me voici

RETOURNEZ AU TRAVAIL

Il faut vingt ans pour faire un homme

Cinq heures pour un obus

Un bénéfice de 523%

NOS PATRONS SONT PLUS BOCHES QUE LES BOCHES

C'est votre tâche de travailler jusqu'à en tomber, jusqu'à la mort

C'est demain que tu crèves

UNION SACREE

Tu peux te la foutre au cul

JE NE SUIS PLUS LA PETITE NI LA BONNE FEMME DE PERSONNE

Quand les gars reviendront, après la guerre, vous retournerez à vos cuisines

Prière de sortir de la salle pour vomir

La guerre a ceci d'excellent qu'elle est absolument

MODERNE

L'art de la guerre !

CROQUES SUR LE VIF

— Alors, on ne salue plus ?

Vous en ai-je assez dit ? Ou me suis-je assez tu ?

**Mon récit était-il pour vous plaire ?
A présent dites-moi ce que pèse une vie
Aux étals du marché de la guerre
Le monde à l'envers est comme à l'endroit
La terre y est basse et les hommes sales
Et le sang des uns fait l'argent des autres**
